

Noël Boudou

Extrait de

# *... Et pour le pire*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**Première partie :**

**On se prépare au pire**

## Prologue

Quand j'étais gamin, mon père avait pour habitude de poser ses pouces sur mes yeux pour m'aider à m'endormir. Il n'appuyait pas, c'était un homme bon et doux. Un père aimant. Les yeux fermés de cette façon, je finissais toujours par sombrer dans un sommeil profond. C'était il y a longtemps, depuis j'ai oublié la plupart des souvenirs remontant à cette époque. Mais celui-ci restera gravé dans ma mémoire jusqu'à la fin, ma fin. Jusqu'à ma mort.

La tête du chien est coincée entre mes genoux et je pose mes pouces sur ses yeux, je n'ai jamais pu avoir d'enfant, alors je donne le peu d'amour qu'il reste en moi à cette bête. Pourquoi le peu d'amour qu'il me reste ? Parce que « ma douce » en a emporté la plus grande partie dans sa tombe. Il y a vingt ans. Vingt longues années de solitude. Même si à 86 ans, vingt ans ne représentent pas grand-chose, cette période fut sans aucun doute possible la plus difficile à vivre de ma longue existence.

Je suis assis sous mon auvent à l'abri du soleil, qui semble vouloir brûler cette planète et tout ce qui y vit. Une bière bien fraîche est posée à côté de moi. Le chien ne s'endort pas, il profite de cet instant de proximité avec son maître en me léchant les poignets de sa longue langue baveuse.

Un camion de déménagement a débarqué depuis une heure environ. Je n'ai pas encore aperçu mes nouveaux voisins et le moins que l'on puisse dire c'est que je ne suis pas pressé de faire leur connaissance. Seul un immense déménageur noir fait des allers-retours du camion à la maison. Vu d'ici il paraît immense, alors de près il doit être gigantesque. Un genre d'homme baobab, des bras aussi épais que le tronc d'un chêne. Et vu la facilité avec laquelle il transporte les meubles, le bonhomme doit être doté d'une force hors du commun.

Une voiture débarque et se gare devant le camion, une belle fille en descend. Foutrement belle. Foutrement noire. Deux gamins en sortent à leur tour pour se précipiter vers le colosse en criant des « Papa » joyeux.

O.K., le géant noir n'est pas le déménageur, mais mon nouveau voisin. C'est bien ma veine !

La petite famille se dirige vers la maison et y pénètre. Le père plaisante, les autres rient aux éclats. La parfaite image du bonheur. Tout ce que je déteste. Je ne leur en veux pas, c'est bien pour eux qu'ils soient heureux, mais est-ce qu'ils sont obligés de me cracher leur bonheur à la face comme ça ?

J'avale ma bière en trois gorgées et reprends mes massages oculaires.

Je ne suis pas franchement raciste : pendant la guerre j'ai combattu aux côtés de ces tirailleurs sénégalais. De bons gars, courageux et fiers de se battre pour la France. J'ai trouvé dégueulasse que le de Gaulle les ait renvoyés chez eux comme il l'a fait. Ils n'ont pas eu droit aux honneurs, eux, juste le droit de garder des souvenirs atroces de mort, de boue, de corps en charpie, de sang. Seulement voilà, les Noirs qu'on se coltine chez nous aujourd'hui sont bien loin de ces héros anonymes. En plus, les gosses, ça gesticule, ça braille, ça crie toute la journée ; et les parents, ça écoute de la musique à fond autour du barbecue le soir avec leurs nombreux amis jusqu'à pas d'heure...

Si un jour quelqu'un me cherche, je ne vois pas pourquoi ça arriverait mais sait-on jamais, il peut demander à n'importe qui dans le coin. Tout le monde me connaît. Je suis ce que l'on pourrait appeler une figure du village. J'y suis né et je vais y mourir d'ici peu ; j'ai le temps, mais à mon âge on apprend vite à ne pas se faire d'illusions. On lui expliquera où me trouver, mais on prendra sûrement le temps de l'avertir, de lui causer de mon mauvais caractère parfumé à la soupe au lait et à la Kro. Oui, je picole pas mal. Depuis le départ de ma douce et les conditions atroces dans lesquelles elle est partie, la bière et le bourbon sont ce qui se rapproche le plus d'amis pour moi.

Au village, beaucoup se demandent comment il est possible que je sois encore en vie. Et sur ce point je les comprends. Je suis même complètement d'accord avec eux, mais moi je sais pourquoi je suis encore là, comme une mauvaise herbe dont on essaye de se débarrasser au milieu d'un parterre de fleurs et qui revient chaque semaine. Ma Bénédicte est morte, donc, il y a vingt ans. À 65 ans. Violée, battue, sodomisée, aveuglée, battue, violée de nouveau. Son calvaire a duré dix-huit heures. Dix-huit heures pendant lesquelles ses agresseurs se sont défoulés sur elle. Acharnés. Comme des hyènes sur une carcasse de bidoche. Jamais rassasiés. Ligotée sur un lit de fortune, elle a servi pendant dix-huit heures, et à tour de rôle, de punching-ball, de poupée gonflable, de cendrier, de chiottes. Toutes les horreurs que trois jeunes mâles défoncés à je ne sais quoi sont capables de commettre. Il y a vingt ans, ces trois jeunes animaux en ont pris pour vingt ans. Voilà ce qui me tient en vie.

Je rentre regarder mon jeu de l'après-midi, comme tout vieillard qui se respecte, tout en me disant que dans seulement quelques jours ces trois fils de chiens seront libres. Libres de se promener en pleine rue, libres d'aller se faire un bon resto, libres de rencontrer une femme et de tomber amoureux, libres de faire des enfants. Libres de se faire charcuter la bite à coup de cutter au détour d'une rue sombre.

Et, pour la première fois de la journée, un sourire se dessine sur mes lèvres.

# 1

C'est toujours au moment de la finale que ça se produit. Ça n'arrive pas souvent qu'on me téléphone ou qu'on sonne à ma porte. La plupart des gens qui n'ont pas de mes nouvelles le vivent très bien. Mais le jour où ça se produit, c'est inévitable, c'est au moment de la finale de mon jeu.

Donc, on sonne à ma porte.

Je râle, bien sûr, et je geins parce que me lever est douloureux, ça craque de partout, mais je finis par me retrouver sur mes deux pieds. Je me dirige vers l'entrée en continuant à râler. Ça me détend.

J'ouvre et... Oh bon sang qu'elle est belle ! Je ne suis pas chasseur, j'ai quand même gardé les fusils de papa, mais je sais reconnaître deux superbes yeux de biche quand j'en vois, ses cils sont si longs ! Et ce sourire éclatant, ces dents blanches et parfaites. Même ma Bénédicte n'a jamais eu un aussi beau sourire, surtout sur la fin avec son vieux dentier qui ne tenait plus très bien. J'en oublierais presque qu'elle est foutrement noire,

de la tête aux pieds ; tout ce corps aux formes parfaites est noir. Et ça, j'aime pas trop. Mais nos maisons sont les deux seules de l'impasse et les premiers voisins sont à plus de cinq cents mètres. Autant essayer de faire bonne figure.

Je colle un sourire sur ma vieille face ridée. Ce doit être effrayant, mais elle n'en montre rien.

« Bonjour, Monsieur, je suis votre nouvelle voisine. Je m'appelle France et vous êtes monsieur ?

– Dolt, monsieur Dolt. Vincent Dolt.

– Je ne voulais pas vous déranger, mais auriez-vous un tournevis cruciforme ? Mon mari n'a que des plats et il voudrait monter les chambres des petits pour qu'ils se sentent plus vite chez eux.

– Je vais vous trouver ça, entrez. »

Elle entre et je vois son étonnement de se retrouver dans une charmante maison parfaitement entretenue.

« Votre femme doit être une perle pour tenir son intérieur aussi bien.

– Morte, ma femme est morte. C'est moi qui fais le ménage.

– Oh seigneur, je suis tellement désolée, monsieur Dolt.

– Laissez tomber. »

Je m'éloigne dans le couloir, vers le cagibi où je range mes outils. Il est parfaitement organisé et je sais où trouver son bonheur, mais je prends deux minutes. Il y a une Noire dans mon salon et je vais lui prêter un de mes très chers outils. Je me



demande si une quelconque démenche n'aurait pas commencé à grignoter mes neurones.

C'est parce que ma Bénédicte aurait voulu que j'aide la voisine que je vais le faire. Elle a fait de moi un homme meilleur pendant nos quarante ans de mariage, et je lui ai promis tout en chialant sur sa tombe que je resterais celui qu'elle avait fait de moi.

Je regagne le salon, trois tournevis en main.

« Votre mari devrait y trouver son bonheur, je vous ai mis trois tailles différentes.

– Oh, c'est très gentil à vous. Il va finir les chambres des petits ce soir, et demain il apportera le reste des meubles. On espère pouvoir dormir ici demain soir.

– Hum, dites-moi, il fait ça tout seul votre mari ?

– Oui, on est dans la région depuis peu et on ne connaît pas grand monde. Les rares amis que nous avons travaillent à cette heure-ci, et comme Bao, c'est mon mari, est infirmier aux urgences souvent de nuit... »

*Bao, tu parles d'un prénom ! Bao, baobab.* Je n'étais pas si loin de la vérité.

« ... il a du temps dans la journée. »

Et là je me dis que ce serait une très bonne occasion de faire chier mon neveu, ce sale gosse de cinquante balais qui ne sait rien faire d'autre que claquer le pognon de mon frère, qu'il avait durement gagné, dans des clubs de golf ou des restos hors de prix. Ce petit fumier qui prétend m'adorer en attente de mon héritage à moi.

« Il pense être là vers quelle heure votre mari demain ?

– Vers 8 heures, il ne travaille pas ce soir et voudrait en profiter pour avancer. »

8 heures, c'est mon jour de chance. L'autre traîne-savates qui ne se lève jamais avant 10 heures va être ravi.

« Je dois passer un coup de fil. »

Je repars vers mon bureau et reviens quelques minutes plus tard.

« Mon neveu sera là à 8 heures demain pour filer un coup de main à votre mari. Je lui ai aussi demandé de rester pour aider Bao à monter quelques meubles et faire un peu de rangement. »

Quitte à le faire chier...

« Oh ! C'est adorable, mais vous n'étiez pas obligé de faire ça.

– Ça lui fait plaisir, pas de souci... »

*... et il a tellement peur que son patronyme n'apparaisse pas sur mon testament qu'il ferait n'importe quoi pour m'être agréable.*

« Vous êtes si gentil, vous joindrez-vous à nous pour un apéritif, disons... après-demain, le temps de tout mettre en ordre.

– Écoutez, je veux bien vous rendre service, mais je préférerais éviter qu'on nous voie ensemble. »

Douche froide, le sourire a disparu, l'œil de biche s'est transformé en puits sans fond, froid.

« O.K., je vois. Merci pour les outils en tout cas. Je vous les ramènerai vite. J'attendrai qu'il

fasse nuit si vous le voulez, pour être sûre que personne ne me voie sonner chez vous. »

Elle se retourne et sort de la maison sans prendre la peine de claquer la porte. Je trouve ça assez classe et je dois dire que même en colère elle est foutrement belle. Mais foutrement noire.

Vers 21 heures, la sonnette d'entrée retentit de nouveau. Je m'apprêtais à éteindre pour aller me coucher. La télévision est une compagne dans ma solitude, mais passé une certaine heure, je me dis qu'il vaut mieux être seul que mal accompagné.

J'ouvre la porte, fermée à clef depuis 18 heures. Et à cause de l'arthrose qui étouffe mes cervicales, je n'ai pas le temps de lever la tête pour voir le visage de mon visiteur qu'une voix tonitruante se fait entendre :

« Je vous ai ramené vos tournevis. Merci. »

J'ai l'impression que la terre tremble sous mes pieds tant la voix est grave et profonde. Le yéti ne prend pas la peine de se présenter. Sa femme a dû lui raconter comment s'était terminée notre rencontre cet après-midi.

« Je vous en prie, comme je l'ai dit à votre femme, si je peux rendre service...

– Non, vous ne pouvez pas. Ma femme est très attristée par ce que vous lui avez dit. Nous ne viendrons plus vous importuner. Bonsoir. »

Le colosse me tourne le dos et se dirige vers l'escalier. Je tremble pour ma terrasse en bois.

Elle aussi tremble, d'ailleurs. Le bonhomme est vraiment impressionnant : ma porte d'entrée est haute de deux mètres, et il la dépassait de dix bons centimètres. Il devait sortir de la douche et était torse nu, ce qui m'a permis de découvrir des muscles dont j'ignorais l'existence. Son dos forme un V impeccable, et là aussi je vois des renflements qui n'existaient pas à ma connaissance. Je l'interpelle :

« Vous faites quoi comme sport ?

– Ça vous intéresse ?

– Disons que malgré mon très grand âge, je n'ai jamais vu quelque chose de semblable, pourtant j'en ai vu des gars costauds.

– Eh bien voilà, vous l'avez vu. »

La terre tremble de nouveau, il traverse la rue et rentre chez lui. Au moment où il ouvre la porte, je vois les deux mioches se jeter sur lui en riant.

Je me dirige vers ma chambre et me déshabille aussi vite que mon vieux corps meurtri me le permet, ce qui veut dire très lentement. Par la fenêtre j'aperçois mes voisins qui repartent en voiture.

Je passe mon pyjama et m'allonge sur le lit sans prendre la peine de l'ouvrir. Mon regard embrasse la pièce, les rideaux à froufrous, les miroirs, les cadres, tout ce qui me rappelle ma douce. Elle était comme ça, toujours à chercher des babioles pour décorer la maison. J'entretiens tout ça du mieux que je peux, ça me prend du temps chaque matin, mais je le fais avec application en craquant

de partout et en grimaçant. Un dernier coup d'œil vers la photo de Bénédicte qui repose, en paix, sur ma table de nuit. Je lui lance un baiser, comme chaque soir depuis sa mort, et j'éteins la lumière.

« Le moment approche, ma douce, ils seront bientôt libres et, je ne sais pas encore comment, mais ils payeront plus cher que ce qu'ils ont déjà payé. »

Je ferme les paupières en me disant qu'il est temps de me faire des amis, jeunes, en bonne santé et n'ayant pas froid aux yeux. Le torse monumental de mon nouveau voisin m'apparaît comme un flash. Non, sûrement pas ! Je m'endors avant que la culpabilité ne s'éveille.

À mon âge, se lever n'est pas une partie de plaisir. Ma vieille carcasse craque de partout, les douleurs se réveillent en même temps que moi. Je passe vider ma vessie, l'odeur d'urine est forte, surtout celle du matin. J'ai encore ma prostate, fatiguée, mais elle fait son taf comme elle peut. Le solide gaillard que j'étais il y a de nombreuses années a disparu au profit d'un vieux pantin désarticulé, plein d'arthrose, aussi rapide qu'une tortue sous tranquillisants. Je maudis, encore une fois, ce miroir qui me lance mon reflet à la figure comme une insulte. On a beau me dire que je ne fais pas mon âge, chaque année de ma vie a laissé une trace sur mon visage. La cataracte attaque mon œil gauche, mon nez, qui était plutôt fin, est devenu une sorte d'excroissance à la forme d'un légume quelconque. Un de ces vilains légumes qu'il est à la mode de vendre. Mes rides forment un parchemin sur lequel on pourrait lire toutes les joies, toutes les peines que j'ai traversées. Surtout

les peines, ce sont elles qui ont fait le plus de dégâts.

Je fais ma toilette avec application comme chaque jour. Une fois par semaine, une auxiliaire de vie vient m'aider à prendre une douche et me faire un shampoing, car, oui, j'ai encore une épaisse tignasse blanche. Quand on est jeune et que l'on a le goût du risque on fait du saut en parachute ou du ski hors piste, à mon âge on prend une douche.

Je passe des vêtements propres et me rends à la cuisine pour allumer la cafetière. J'ouvre les volets et un événement rare se produit : je souris. Mon crétin de neveu souffle comme un bœuf en portant un buffet avec Bao, qui de son côté ne tient le meuble que d'une main pour ouvrir le passage de l'autre. Guy, mon neveu, semble être sur le point d'exploser, son visage déjà rougeaud commence à tirer vers le bleu. J'espère qu'il sera trop épuisé pour venir me passer le bonjour. Supporter son hypocrisie et sa suffisance dès le matin est un exercice qui me tente moyennement.

Bill, mon fidèle compagnon à quatre pattes, nommé ainsi en hommage à Bill Haley, se met à gratter le sol à côté de sa gamelle pour réclamer son petit déjeuner. Je lui verse quelques croquettes et m'installe devant mon café noir et ma chocolatine. Depuis deux jours, Bill a cessé de renifler la porte de la cave en grognant. C'est assez amusant de voir ce petit bout de clébard qui doit peser à peine quinze kilos faire le courageux face à cette

porte. Si je l'ouvrais pour le laisser descendre voir ce qu'il s'y passe, son espérance de vie serait réduite à quelques secondes face au monstre que j'y cache.

À peine mon café terminé, la sonnette de la porte d'entrée résonne dans la maison. Si mon neveu a les clés de chez moi, il m'a fallu plusieurs semaines pour lui faire comprendre que j'apprécierais qu'il sonne avant d'entrer. Je l'entends qui ouvre avec son double.

« Salut, tonton, tout va bien ? Tu es présentable ?

– Cuisine. »

Il pénètre dans la pièce, précédé par une odeur désagréable de transpiration. Son T-shirt est trempé de sueur, son visage est rougi par l'effort, ce qui ne doit pas lui arriver souvent.

« Je ne te fais pas la bise, je suis en sueur.

– Pourquoi, tu me fais la bise d'habitude ?

– Si tôt le matin et déjà bougon. Je peux me servir un café ?

– Vas-y. C'est une heure de la journée à laquelle j'aime être tranquille. Je ne suis pas du matin, je ne l'ai jamais été, je ne vais pas commencer à essayer de me forcer à mon âge.

– Je ne vais pas te déranger longtemps, rassure-toi, je voulais juste voir si tu avais besoin de quelque chose.

– J'ai tout ce qu'il me faut.



– Tes voisins sont pratiquement installés, ils restent quelques meubles à monter, je reviendrai cet après-midi pour filer un coup de main à Bao. Ils sont très sympas, ça va te faire un peu d'animation dans l'impasse.

– Si tu le dis.

– Écoute, tonton, on a causé un peu avec Bao et France. Ils m'ont raconté comment tu as chassé France de chez toi hier. Je ne comprends pas.

– Tu ne comprends pas quoi ?

– Pourquoi tu as fait ça. Ce n'est pas toi. Ils sont adorables et ce sous-entendu sur... euh...

– Leur couleur de peau ?

– Oui, ça. Depuis quand tu ne veux pas qu'on te voie en compagnie de Noirs ? »

Et là, le petit con frappe fort. Parce que je ne suis pas raciste, je ne l'ai jamais été. Bien que j'essaye de m'en convaincre depuis hier. Je n'ai rien contre les Noirs ou contre qui que ce soit d'autre. Bon, je n'aime pas les curés, mais ça, c'est dans les gènes, je tiens ça de mon père. « Coco » jusqu'au bout des ongles. Le jour où ma mère est morte de sa belle mort, le curé du village est venu frapper à la porte de mes parents pour présenter ses condoléances et voir s'il pouvait faire quelque chose. Lorsqu'il a ouvert la porte et reconnu son visiteur, mon père n'a rien dit ; il a fait demi-tour pour revenir quelques secondes plus tard se planter, sans prononcer un mot, devant le curé en caressant la crosse de son fusil de chasse.

Celui-ci est parti, son inutile queue entre les jambes, effrayé à l'idée de rejoindre ma mère dans son paradis illusoire.

« Tu peux pas comprendre.

– Qu'est-ce que je ne peux pas comprendre ? Que mon oncle, qui a vécu dix ans au Sénégal et qui pleurerait le jour où il a dû quitter ce pays qu'il aimait tant, se mette à détester les Noirs et à mal les accueillir ? En effet, je ne peux pas comprendre ça. »

Merde ! Le petit con n'est pas si con que ça. Et il appuie là où ça fait mal. Oui, mon boulot m'a conduit dans ce merveilleux pays pendant dix ans, jusqu'à ce qu'une belle promotion me ramène en France. Il ne faut pas oublier que jusqu'au 4 avril 1960 le Sénégal était une colonie française. On y était comme chez nous. On y était chez nous. Oui, j'ai adoré vivre là-bas, j'ai adoré ces gens qui même dans la misère ont toujours une joie de vivre et un sens de l'accueil impeccable. Surtout quand tu es un Blanc, ce n'est pas du racisme de leur part, mais quand tu es blanc et que tu arrives là-bas, ils ont des billes plein les yeux, alors ils te traitent comme un seigneur. Quand tu arrives à Saly Portudal en étant blanc, tu es le roi du monde. Et nous, on ne bossait pas très loin, alors on était les rois du monde. Oui, j'ai déprimé pendant plusieurs mois après mon retour au pays parce que ces gens-là me manquaient. Oui, j'essaye de me convaincre que je n'aime pas les Noirs depuis hier.

Oui, France est une femme sublime et qui a l'air adorable. Oui, Bao aurait pu débarquer chez moi pour me foutre la trouille de ma vie et m'insulter après que sa femme lui a raconté la fin de notre entrevue. Il ne l'a pas fait, il est resté digne et c'est une attitude que j'ai admirée. Oui, me mettre bien avec eux pourrait me faire beaucoup de bien et en mettre un bon coup dans la gueule de ma solitude.

« J'ai des projets, je ne veux pas qu'ils soient mêlés à ça ou essayent de me faire changer d'avis.

– Ces projets n'ont bien sûr rien à voir avec ce qui va se passer dans quelques jours, n'est-ce pas, tonton ? »

Je garde le silence et balance à mon neveu mon regard le plus froid, glacial. J'ai les yeux très clairs, ma Bénédicte avait l'habitude de me dire qu'en plein été le simple fait de se plonger dans mon regard la rafraîchissait tant mes pupilles étaient claires. Mon neveu se fige, une petite pointe de fierté vient se planter dans ma colonne vertébrale et je me redresse un peu, content que ce regard fasse encore son petit effet à mon âge. Glacial.

« Tu devrais retourner voir s'ils ont encore besoin de ton aide.

– Tonton, tu mijotes quoi ? Tu vas te venger, c'est ça ? À 86 ans ? Ces types avaient 20 ans, ils en ont 40 aujourd'hui. C'étaient des fous furieux, violents et incontrôlables et tu crois qu'après vingt ans de prison ils seront devenus doux comme des agneaux ?

– Et toi, tu crois qu'à mon âge je vais me mettre à tenir compte de ton opinion ? Laisse-moi, j'ai du ménage à faire.

– Tonton, tu...

– Sors de chez moi immédiatement ! »

Je passe l'aspirateur en gémissant ; chaque jour cet engin de malheur me paraît un peu plus lourd que la veille. Mon dos me torture, mais je m'acharne : ma Bénédicte ne s'est jamais plainte en astiquant notre maison chaque matin, alors je fais de même. Pour elle, pour sa mémoire. Et là je me mets à me demander ce qu'elle aurait pensé de ce que j'ai fait à mes nouveaux voisins. Je sais qu'elle aurait détesté ça. Je sais qu'elle aurait pointé son doigt toujours impeccablement manucuré sur moi et qu'elle m'aurait traité de tous les noms d'oiseaux lui passant par la tête. Elle ne se fâchait pas souvent, ma Bénédicte, mais lorsque cela lui arrivait son vocabulaire était aussi fleuri que celui d'un capitaine Haddock non censuré.

Elle aurait détesté ça, et je me déteste de l'avoir fait. La première larme me surprend, les suivantes me poussent à m'asseoir tout en laissant l'aspirateur en marche, hurlant comme s'il râlait d'être ainsi abandonné. Bill vient poser sa tête sur mes

cuisses et me lèche les doigts pour me consoler. Il ne m'a pas vu pleurer souvent et ne doit rien comprendre à ce qui se passe, à ce qui tourmente son maître au point de le mettre dans cet état. La voix de Bénédicte résonne dans ma tête : *Tu vas aller les voir et t'excuser !*

Elle me connaît bien. Elle sait que malgré mon corps puissant, il y a longtemps de ça, et mon caractère grognon, je n'ai jamais eu honte de reconnaître mes torts et de présenter des excuses quand celles-ci étaient justifiées. Et celles-ci le sont.

Bénédicte ne veille pas sur moi de son petit loft au paradis. Je pense la même chose des curés que de ces fables. Non, Bénédicte est sur des photos et dans mon cœur. Nulle part ailleurs. Elle ne saura jamais si je l'ai écouté ou non, mais je vais le faire, je vais aller voir mes nouveaux voisins et présenter des excuses. En plus, ça tombe bien car c'est le jour de la douche.

Je finis mon ménage en ayant un peu moins mal partout et je vais préparer du café frais en attendant mon auxiliaire de vie : Magali, ce petit rayon de soleil.

En sortant des petits gâteaux pour les mettre dans un plat je repense à la première personne que l'association m'avait envoyée pour m'aider à la douche. Dès que j'ai ouvert la porte, j'ai su qu'elle ne foutrait pas les pieds dans ma salle de bains et encore moins ses mains sur moi. Elle

était plutôt jolie mais c'était bien sa seule qualité. Si tant est qu'être beau puisse être considéré comme une qualité. On y est pour rien, qu'on soit beau ou moche, cela ne dépend pas de nous. J'ai donc ouvert la porte et vu cette jeune fille qui puait la clope à cinquante mètres malgré le chewing-gum qu'elle mâchait bruyamment.

« Z'êtes Vincent Dolt ? Chuis Agnès de Lotadom. Je viens pour la douche, mais je dirais pas non à un café d'abord. Vous avez le temps de toute façon.

– Y a un bistro à moins de deux kilomètres d'ici, ils seront ravis de vous en servir un. Au revoir. »

Et j'ai claqué la porte avant de me ruer sur mon téléphone pour appeler mon neveu, l'engueuler un peu, beaucoup, passionnément. Lui rabâchant encore que son idée de m'envoyer quelqu'un pour m'aider était nulle. Il a insisté et a fini par me convaincre de donner sa chance à une autre auxiliaire de vie. Il allait appeler la responsable du secteur et arranger ça. Le soir même, il me rappelait pour me dire qu'une certaine Magali viendrait le lendemain, que la responsable lui avait assuré qu'elle était adorable et compétente, etc. J'ai répondu « O.K., on verra » et j'ai raccroché.

Le lendemain matin il pleuvait des trombes d'eau et mon humeur était en accord avec le temps. On a sonné à la porte à 10 heures pétantes,

j'ai ouvert en râlant et le soleil est entré dans ma maison. Un petit bout de femme, jolie comme un cœur avec un sourire qui vous réchauffe le dedans. Un accent chantant et mélodieux. En une minute, j'ai su que j'allais l'adorer, je l'adorais déjà quand la porte s'est refermée sur elle à la fin de son intervention. Je n'étais pas ravi à l'idée d'être à poil devant une minette qui verrait tout de mon intimité usée, mais sa façon de faire était telle qu'à aucun moment je ne me suis senti mal à l'aise. Lorsque je me suis retrouvé propre comme un sou neuf et bien habillé, il lui restait trente minutes à passer chez moi.

« Voulez-vous que je passe un coup d'aspirateur ? Ou si je peux faire autre chose pour vous, n'hésitez pas à me le demander.

– Non merci, le ménage c'est mon boulot. Cependant, il y a bien quelque chose que je voudrais vous demander.

– Si c'est dans mes cordes, ce sera avec plaisir.

– Eh bien voilà, ma femme Bénédicte faisait des crêpes à tomber. J'ai sa recette dans un tiroir de la cuisine, mais je n'ai jamais réussi à les faire aussi bonnes que les siennes...

– Alors c'est parti, allons-y pour les crêpes. Je ne vous promets pas qu'elles seront aussi bonnes que celles de votre épouse, mais je vais faire de mon mieux. »

Elle s'est mise à la tâche pendant que je lui préparais un café dont j'ai le secret. Discuter avec



elle était un vrai plaisir. Elle était vive et ouverte d'esprit. L'odeur des crêpes qui s'accumulaient dans une assiette à côté de la gazinière m'a mis les larmes aux yeux et pendant quelques secondes j'ai fermé mes paupières et je suis revenu vingt ans en arrière. Nous avons parlé, beaucoup. Nous avons ri, beaucoup. Nous avons pleuré, un peu, quand je lui ai raconté le calvaire de ma douce Bénédicte. Depuis ce jour, chaque semaine, quand elle arrive à la maison, j'ai le refrain de cette chanson qui vient me trotter dans la tête.

*Let the sunshine,*

*Let the sunshine in...*

**Fin de l'extrait**



**Tournade Éditions**

**[www.tournade.fr](http://www.tournade.fr)**